

ceux du front l'action et le danger dont ils se croient privés, ils s'apaisent en réfléchissant qu'ayant toujours à leur portée la prière et le sacrifice, ils tiennent les instruments nécessaires et infaillibles de toute oeuvre qui sauve, que la fidélité aux devoirs du séminaire est le meilleur concours que réclament d'eux les poilus et que l'accomplissement parfait des devoirs obscurs du présent est l'indispensable préparation aux grands devoirs dont ils rêvent. Les leçons qui viennent du front enseignent d'abord le renoncement. Quelle autre conclusion tirer de lettres comme celles-ci ? : " L'attaque venait d'être ordonnée... Un soldat parlant à un ami lance d'une voix grave : " Frère, il faut mourir ! — J'ai appris ", répondit l'autre. Et chacun s'en alla. Que je suis content de me battre avec de tels hommes !... Kléber disait qu'être soldat, c'est marcher lorsqu'on est fatigué et qu'on a faim ; c'est, lorsqu'on vous dit : " Vous irez là et vous y mourrez ", dire oui, mais oui tout court, y aller... et mourir. La France aujourd'hui regorge de soldats semblables ; leur sacrifice ne peut être vain. "

En attendant leur tour de participer aux grands sacrifices, les clercs du séminaire s'y disposent par la pratique des petits, dont l'occasion ne leur manque pas. Chaque semaine, les théologiens renoncent au congé et à la promenade traditionnelle, pour aller surveiller, promener, distraire et instruire des enfants de patronage ou de petits collégiens. Le dimanche, ils font les catéchismes dans toutes les paroisses. Dans la pénurie de prêtres où l'on se trouve, c'est leur dévouement qui assure d'un bout à l'autre de l'année, et plus activement encore au temps des vacances, la marche régulière des patronages et des catéchismes.

Un tiers de la communauté du séminaire, les plus jeunes, appartient au contingent touché par le prochain appel : la classe 18, ainsi nommée parce qu'en temps de paix elle aurait été incorporée en 1918. Mais, en temps de guerre, les jeunes